

Compte rendu

Roger Fodjo. *Les Poubelles du palais*. Paris : L'Harmattan, 2011, 279p.

C(h)ris Reyms-Chikuma
Université de l'Alberta

Les Poubelles du palais est le premier roman de l'auteur qui a publié un recueil de nouvelles intitulé *J'ai six fois vécu* en 2007. C'est un long conte voltairien contemporain qui réécrit avec un humour sérieux certains lieux de mémoire français et africains en France.

Cyprien Guézo ou Ghézo, un doctorant béninois en biologie moléculaire à La Sorbonne, fait les poubelles de divers types pour payer ses études. Faisant partie de l'équipe de nettoyage de nuit, il commence par les poubelles des secrétaires de certaines sociétés pour mettre à jour des données vendables; mais malheureusement pour lui on invente la machine à couper les documents et donc il perd son premier emploi d'espion industriel (p. 13-14); il fait alors les poubelles d'ordinateur, lieux où l'on jette ce qui n'est plus utile à la mémoire, mais parce que les gens se méfient de plus en plus des virus et autres intrus, ils installent des systèmes de protection qui rendent l'accès aux ordis de plus en plus difficiles; il est donc à nouveau obligé de chercher un autre travail (p. 15). En travaillant alors sur un chantier archéologique du palais de Versailles, il découvre par hasard des "traces" historiques qui sont à la fois encombrantes pour la France officielle et profondément liées à son propre passé et qu'on « avait jeté dans les poubelles du palais et de l'histoire. En effet, il apprend que l'épouse de Louis Quatorze, Marie-Thérèse, a donné naissance à une fille mauresse dont le père biologique, appelé Nabo par dérision, aurait été l'un de ses esclaves noirs. Il s'engage alors dans une en/quête qui le mène de certains lieux de mémoire français connus en lieux de mémoire franco-africains encore inconnus ou cachés. De plus, ce Nabo, prince et héros dahoméen est en fait un ancêtre de Cyprien, « prince héritier de la couronne du Dahomey (actuel Bénin) ». Dans la quête de l'histoire de son ancêtre, Cyprien est accompagné de ses deux amis Jules Bartoli, fils d'un corse riche vivant à Paris, et donc français, même s'il ne l'est que marginalement (puisque la Corse est une entité contestée), et la petite amie de ce dernier, Yasmina Benaoui, née en France en octobre 1961 (lors de la répression de la manifestation algérienne près du métro Barbès où son père est assassiné et lieu de mémoire longtemps réprimé—voir Einaudi (1991) et Daeninckx (1984)), et

donc française aussi, mais elle aussi marginalisée. A eux trois ils représentent évidemment la France multi-ethnique “Black Blanc Beurette”. Ils sont aussi aidés par un mystérieux Jacques Bonnot, dont le nom semble renvoyer à un Français de la France profonde (avec peut-être une allusion ironique aux jacqueries et à la bande anarchiste du même nom), et plus tard encore par un journaliste du *Canard* (enchaîné?), au nom anglophone, Andy, qui en publiant à la fin l’histoire cachée de la Mauresse Louise-Marie, fera éclater la vérité publiquement sur une partie de l’histoire française et de l’histoire béninoise. Cette histoire à double face est celle de l’esclavage dont la France a aussi profité et que jusqu’à tout récemment elle tendait à cacher, et l’histoire et la gloire de rois, princes et “héros dahométans” non-reconnues ou même niées (voir le “Discours de Dakar” du président Sarkozy, en 2007, et sa réponse “pro-africaine”--Jean-Pierre Chrétien et Achille Mbembé (dir.), *L’Afrique de Sarkozy: Un déni d’histoire*, 2008).

L’histoire est originale et la narration est ingénieuse. Ecrit dans une langue plutôt soutenue et truffé de références culturelles, grâce au suspens de la quête et de l’enquête d’une part, et à l’humour d’autre part, le récit parvient à maintenir l’attention du lecteur jusqu’au bout malgré son côté quelque peu didactique. Par exemple, il alterne des chapitres sur les protagonistes en quête de plus d’informations et d’indices et des chapitres sur la réaction des policiers qui cherchent à les arrêter pour les empêcher de révéler cet “infâme” secret d’Etat. À ce titre, le roman ressemble à *Le Tour du monde en 80 jours* auquel il est fait allusion (p. 88) et avec lequel il présente certaines analogies, le fait que les policiers n’ont que 72 heures pour résoudre le problème donne lieu à une course contre la montre qui renforce le suspens. Plutôt que comme le stéréotype des méchants flics si communs, du polar au récit “immigré” (*La Haine*), ces policiers sont présentés comme étant à la fois dépassés par les événements et par l’intelligence, le courage et la jeunesse des protagonistes, et manipulés par la politique et les politiciens (“on nous instrumentalise”, p. 275). D’autres éléments, comme d’une part l’événement central lui-même (la reine ayant eu une relation avec un esclave, de surplus noir, et ayant donné naissance à une enfant métisse est basé sur très peu d’indices), et d’autre part le style soutenu qui ne correspond pas au genre polar, rendent le récit au début parfois peu vraisemblable. Mais très vite on comprend alors que ce livre ne cherche pas à s’inscrire dans une tradition réaliste. Il se présente plutôt comme une allégorie (“dire les choses autrement au public”) où il s’agit “de dénicher la vérité et la rendre publique” (p. 20) racontée sous la forme d’une longue fable didactique ou un long conte très voltairien dont il a le ton et la langue. On notera par exemple que contrairement aux pratiques courantes de marketing, le genre de ce récit n’est indiqué nulle part. La couverture mentionne “Écrire l’Afrique” qui est le titre de la collection qui effectivement propose divers

genres (romans, fables, contes, nouvelles, récits, chroniques, témoignages et théâtre). Cette caractéristique est particulièrement intéressante dans la mesure où la fiction africaine est souvent classée soit comme “roman” et alors comme l’ont montré Cazenave et Célérier c’est un roman “réaliste-vraisemblable-engagé” (*Contemporary francophone African writers and the burden of commitment*, 2012, p. 7), soit comme un conte le plus souvent (auto)exotique.

Les Poubelles du palais est en fait un récit hybride entre le roman et le conte. C’est un conte mais qui correspond très peu au stéréotype du conte africain non seulement parce qu’il se passe entièrement à Paris mais aussi parce que son style est résolument moderne écrit davantage dans la tradition du conte voltairien, tant de par sa langue que de par son côté didactique. Il est en effet écrit dans un français soutenu qui est parfois trop bon pour être vrai, c’est-à-dire non seulement vraisemblable mais aussi ressenti comme authentique. Ainsi les deux protagonistes amoureux se parlent-ils souvent dans un langage presque précieux (de par le vocabulaire et le style) comme l’exemple suivant le montre: “Ah Cyprien! Proteste Yasmina. Te prends-tu pour un ours, cher ami?...” (p. 235), même s’il utilise de temps en temps des termes argotiques (“trempé dans la merde des petits boulots”, p. 13; “caisse” pour voiture, p. 220). Mais c’est entre autres ce français presque précieux qui crée la distance et l’humour. Le style proche de la langue des XVII^e et XVIII^e siècles peut évidemment se lire comme ironique vis-à-vis de la langue du Grand Siècle (enseignée jusqu’à récemment à l’école et paradoxalement ou ironiquement sans doute jusqu’à plus récemment encore dans les ex-colonies comme le Cameroun, le pays d’origine de l’auteur). Mais surtout c’est après tout la langue des protagonistes de l’Histoire, Louis XIV et son épouse, et donc aussi de Louise-Marie la Mauresse; mais cela peut aussi se lire comme une référence parodique à la langue et aux œuvres de Molière, La Fontaine et Voltaire. Le ton est léger, jamais grave, en dépit du sujet. Le sujet est en effet des plus sérieux voire tragique puisqu’il s’agit de l’esclavage et de la répression de son histoire jusqu’à tout récemment dans les discours publics comme à l’école, et dans les médias (et non pas il est vrai au niveau universitaire pour reconnaître certains propos justes parmi d’autres plus problématiques de l’anti-repentant Lefeuvre dans *Contre la repentance coloniale*, 2000). Il s’agit aussi du possible assassinat de l’esclave-père et de sa fille métisse comme on peut le croire au début. Le texte contient aussi de nombreuses et longues références culturelles sérieuses à l’histoire française et à ses lieux de mémoire. Ces références s’expliquent par le fait que l’itinéraire de la quête de Cyprien passe par un grand nombre de lieux de mémoire français comme les bibliothèques (Archives nationales, bibliothèque Ste Geneviève), les musées (Beaubourg-Pompidou, musée du sucre d’orge), les églises (basilique Saint-Denis), les couvents (celui des bénédictines de Moret-sur-Loing), pour aboutir au

Panthéon où supposément est inhumé le cœur de Louise-Marie. Un contraste est alors établi entre la mémoire officielle glorieuse connue de tous et l'absence et le refus de mémoire d'un certain nombre de faits comme l'esclavage et le métissage ou simplement l'histoire africaine. Ce fait est d'autant plus important que comme le montre ce récit, la mémoire "blanche" est hyper-représentée à Paris mais que cette ville cache le plus souvent la mémoire non-blanche/non officielle, confirmant ainsi ce que disait Walter Benjamin: « Tout monument de civilisation est aussi un monument de barbarisme » (« Thèse sur la philosophie de l'histoire »). L'auteur met alors en scène ces monuments parisiens pour révéler qu'ils cachent une mémoire noire, dans ce cas, celle du protagoniste et de ses ancêtres dahométiens, et au-delà, l'histoire de ses grands rois et princes, qui eux aussi, comme Louis XIV, ont été à la tête de grands empires et eux aussi ont été de grands "résistants" contre l'ennemi colonial (voir le fameux épisode de la lutte de résistance de Béhanzin, roi du Dahomey, contre la colonisation dans les années 1890). Les allusions savantes sont aussi souvent ludiques. Ainsi Saïd, le spirite qui les aide à communiquer avec Louis XIV, habite dans la rue du Dahomey (d'où est originaire Nabo, le père biologique de Louise-Marie). L'humour est d'ailleurs un élément clé du récit. Le protagoniste lui-même ne peut résister à en faire usage même quand il est en danger (p. 138-39). De par ce ton humoristique, ce récit ne présente nulle agression de la France et des Français « de souche », comme c'était le cas de nombreuses fictions dont *La Haine* serait le modèle, mais plutôt un appel à leur bonne volonté et à leur coopération.

Le genre fable/conte renforce d'ailleurs ce ton. La fable (l'affable) est présente dès le début avec des allusions ironiques à la « princesse qui rêvait d'une vie de château » (p. 10) et au « chevalier qui doit affronter un monstre pour délivrer la princesse » (p. 13), même s'il n'y a vraiment ici aucun rôle de méchant. De plus, à la fin, tout le monde se réconcilie, y compris les flics qui comprennent leur « erreur » (p. 278). Comme dans les contes didactiques, tout est bien qui finit bien. Cependant, malgré ce parallèle avec Voltaire, la morale est contraire à celle du *Candide*. *Les Poubelles* réaffirme qu'il ne faut pas se contenter de cultiver son jardin mais au contraire qu'il faut prendre des risques pour révéler la vérité, la rendre publique même si apparemment elle n'est pas agréable à entendre, et que même les moins susceptibles de comprendre, ne fut-ce que par leur métier, les flics par exemple, comprendront. Cette générosité pourrait paraître naïve mais elle fait partie d'une stratégie narrative qui pourrait essayer d'établir un contrat avec de nouveaux, jeunes lecteurs, qui comme les protagonistes, les Jules Bartoldi, Bonnot, Andy et Yasmina, refusent de (re)présenter les autres comme essentiellement méchants. C'est un appel au dialogue qui devrait aussi être accepté et entendu au moins de manière complémentaire, qui s'inscrit à côté des récits engagés mais

humoristiques d'un Mabanckou.

Bibliographie

- Benjamin, Walter. « Thèses » in *L'Homme, le langage et la culture : essais*. Paris : Denoël, 1974.
- Cazenave, Odile & Patricia Célérier. *Contemporary Francophone African Writers and the Burden of Commitment*. Charlottesville: University of Virginia Press, 2011.
- Chrétien, Jean-Pierre, et Achille Mbembé (dir.), *L'Afrique de Sarkozy: Un déni d'histoire*. Paris : Karthala, 2008.
- Fodjo, Roger. *J'ai six fois vécu*. Paris : Ed. Indépendant, 2007
- . *Les Poubelles du palais*. Paris : L'Harmattan, 2011
- Lefeuvre, Daniel. *Pour en finir avec la Repentance coloniale*. Paris : Flammarion, 2008.
- Mabanckou, Alain. *Le Sanglot de l'homme noir*. Paris : Fayard, 2012.
- Verne, Jules. *Le Tour du monde en 80 jours*. Paris : LGF, 1999 [1873].
- Voltaire. *Candide et autres contes*. Paris : Gallimard, 2000 [1759].